



Regard sur

Comprendre le Québec d'hier et d'aujourd'hui...aujourd'hui comme demain?

Commentaire du livre « Le Québec et ses mutations culturelles : six enjeux pour le devenir d'une société » dirigé par É.-Martin Meunier (2016) avec le « printemps érable » en filigrane

7 février 2017





Commentaire de livre

Regard sur

Comprendre le Québec d'hier et d'aujourd'hui...aujourd'hui comme demain?

Quelques réflexions sur le mythe du « printemps érable » et sa portée historique tirées de la lecture de l'ouvrage collectif « Le Québec et ses mutations culturelles »

7 février 2017

Auteur

Alexandre Turgeon, Ph.D.
(Université d'Ottawa)

Table ronde autour du lancement de « Le Québec et ses mutations culturelles : six enjeux pour le devenir d'une société » sous la direction d'É.-Martin Meunier, 22 septembre 2016¹

C'est avec grand plaisir que j'ai reçu l'invitation d'É.-Martin Meunier pour participer à cette table ronde autour du lancement de cet ouvrage collectif², et je tiens à l'en remercier. L'invitation est belle, mais le défi n'en est pas moins de taille! C'est un ouvrage collectif dense que celui-ci, aux contributions riches, variées, convaincantes ou du moins efficaces si ce n'est par leur propos, du moins le sont-elles clairement par leur forme. Je pense en particulier aux contributions de Guillaume Marois³ et du regretté Jean-Claude Racine⁴ qui se démarquent, parmi d'autres. Dans un tel contexte, comment rendre justice en effet aux 17 chapitres qui composent cet ouvrage collectif, eux-mêmes regroupés en six sections distinctes, et ce, en l'espace de seulement 15 minutes? Défi pour le moins intéressant, sinon impossible à accomplir!

En ma qualité d'historien, É.-Martin Meunier m'a proposé ou plutôt suggéré de commenter l'ouvrage collectif en m'intéressant tout particulièrement aux dimensions historiques qui ont été tour à tour abordées, discutées ou confrontées tout au long de l'ouvrage par bon nombre d'auteurs. Il y a certes là matière à discourir, et longuement d'ailleurs! Je me suis inspiré de cette proposition – pour mieux m'en éloigner, toutefois, dans un certain sens... En fait, l'ouvrage m'interpelle, et il me fait réfléchir à bien des questions qui concernent cet ouvrage, certes, mais qui ne s'y limitent pas pour autant.

Le Québec serait rendu à un tournant. Il serait même en crise. Question sociale, question nationale, question religieuse : tout fout le camp! Dur constat – dramatique, même! –, étayé par É.-Martin Meunier dans son introduction⁵... mais est-ce bien le cas? La québécoisité serait-elle au bord du gouffre, en péril à ce point? L'historien que je suis est tenté de fournir une réponse en deux temps, une réponse typique à un certain point de ma discipline. En effet, il est tout à fait possible que ce soit le cas... ou peut-être que non aussi. En d'autres mots, je ne me mouillerai pas là-dessus. Aussi, serais-je tenté d'avancer, selon l'adage bien connu, qu'il faut plutôt laisser aux historiens de demain le soin d'en juger⁶! Réponse byzantine s'il en est; à tout le moins, est-elle quelque peu alambiquée.

¹ Ce texte reprend ici une intervention présentée dans le cadre d'une table ronde qui s'est tenue à l'Université d'Ottawa, le 22 septembre 2016, autour du lancement de l'ouvrage collectif *Le Québec et ses mutations culturelles : six enjeux pour le devenir d'une société*, sous la direction d'É.-Martin Meunier. Stéphanie Gaudet et Daniel Tanguay participaient également à cette table ronde, animée par Michel Bock, lequel présidait aussi le lancement de l'ouvrage.

² É.-Martin Meunier (dir.), *Le Québec et ses mutations culturelles : six enjeux pour le devenir d'une société*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2016, 520 p.

³ Guillaume Marois, « L'avenir du Québec comme société distincte : enjeux démographiques », dans É.-Martin Meunier (dir.), *op. cit.*, p. 289-312.

⁴ Jean-Claude Racine, « Culture politique québécoise : de quel côté souffle le vent? », dans É.-Martin Meunier (dir.), *op. cit.*, p. 347-377.

⁵ É.-Martin Meunier, « Introduction – Feue la québécoisité? », dans É.-Martin Meunier (dir.), *op. cit.*, p. 1-18.

⁶ Aux historiens de demain, dis-je, mais pas à eux seuls, bien entendu.

Il y a quand même un fond de vérité à cette réponse, toute byzantine soit-elle, tout particulièrement pour le dernier énoncé. Il est en effet bien souvent hasardeux, pour ne pas dire dangereux, de se commettre de la sorte pour décrire – plus encore pour interpréter! – la situation actuelle sans le recul ou la distance nécessaires pour ce faire. Ce que le temps ou encore le fait de prendre la plume tout autant que la posture d'essayiste permettent de faire, par ailleurs.

Il ne faut pas voir dans mes propos quelque discrédit lancé contre cet ouvrage ou même contre l'intention derrière celui-ci, bien au contraire. Je le dis sans flagornerie aucune : l'ouvrage est majeur et sera marquant... *mais*. Car il y a bel et bien un « mais ». L'ouvrage est majeur, peut-être d'abord et avant tout en cela qu'il porte un regard pluriel et éclaté tout à la fois sur le Québec tel qu'il se conçoit et qu'il se pense aujourd'hui, à l'aube du XXI^e siècle. Il regroupe aussi des textes dont les auteurs n'appartiennent pas à la même famille, que celle-ci soit intellectuelle, idéologique, politique ou autre. Ce qui est d'autant plus intéressant à un moment où les débats se font parfois acrimonieux dans le monde académique et universitaire québécois, sous des airs apparents de consensualité et de bonne entente.

Or, malgré tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, il y a un « mais ». Et ce « mais » est de taille, en cela qu'il faut en tenir compte. Ce « mais », je le situe dans la perspective générale adoptée par la plupart des auteurs tout autant que dans le contexte de production même de cet ouvrage. À vrai dire, les deux sont intimement liés. Il serait vain de tenter de les distinguer ou de les dissocier d'une façon ou d'une autre : aussi dans le cadre de cet exercice, prenons-les ensemble. Du moins, suivez-moi là-dessus, ne serait-ce que pour un temps.

Disons-le simplement, sans tourner plus longuement autour du pot, d'autant plus que la chose a été abordée d'office : ce « mais » concerne l'importance, pour ne pas dire la prépondérance du « printemps érable » dans l'ouvrage ainsi que la portée historique – osons ici le terme, aussi fort soit-il, avec tout ce qu'il implique – de l'événement. Sans vouloir répéter ce qui a été dit précédemment, rappelons que cet ouvrage est tiré d'un cycle de conférences qui s'est tenu à l'Université d'Ottawa, dans le cadre d'un séminaire du Centre interdisciplinaire de recherche sur la citoyenneté et les minorités (CIRCEM) à l'automne 2012⁷.

Des six enjeux qui ont été retenus pour saisir ou du moins pour comprendre le Québec d'aujourd'hui – qui en est à un tournant, ne l'oublions pas! – dans ses complexités tout autant que dans ses nuances, dans ses contradictions tout comme dans ses errances, le thème des « carrés rouges » ne se contente pas seulement d'être l'un des six enjeux abordés⁸, ce qui est déjà beaucoup en soi⁹. Il est même le tout

⁷ É.-Martin Meunier, SOC-7512 Thème en sociologie contemporaine – « Le Québec et ses mutations culturelles : Sept questions pour le devenir d'une société – cycle de conférences », Université d'Ottawa, Automne 2012. En ligne : http://socialsciences.uottawa.ca/crfpp/sites/socialsciences.uottawa.ca/crfpp/files/comtemporaine_0.pdf.

⁸ Les six enjeux abordés dans le cadre de cet ouvrage collectif sont les suivants : « Retour sur les Carrés rouges », « La question sociale et économique », « La question universitaire », « Démographie et société », « La question nationale » et « La question religieuse et la laïcité ».

⁹ Voir Joseph Yvon Thériault, « Le peuple de gauche, les Carrés rouges et la crise des institutions », dans É.-Martin Meunier (dir.), *op. cit.*, p. 21-33; Anne Trépanier, « Carrés rouges : 100 jours de performance ou la fin de la représentation », dans É.-Martin Meunier (dir.), *op. cit.*, p. 35-54; Jean-François Bissonnette, « Le mouvement des Carrés rouges : entre rationalité politique et mobilisation affective », dans É.-Martin Meunier (dir.), *op. cit.*, p. 55-

premier, celui sur lequel s'ouvre cet ouvrage. Ce n'est pas rien : ce choix donne le ton en quelque sorte au reste de l'ouvrage collectif. Et ce n'est pas tout. Au-delà de ce premier enjeu, le « printemps érable » demeure une question centrale, qui couve sous les cendres tout au long de l'ouvrage. Du moins, dans trois des cinq sections subséquentes.

Ainsi, l'un des trois textes sur la question sociale et économique revient sur les événements de 2012¹⁰, les deux consacrés à la question universitaire le font¹¹, tandis que deux des trois textes portant sur la question nationale consacrent de larges pans de leur analyse aux « carrés rouges »¹². En somme, seules les sections sur la démographie et la société¹³, ainsi que sur la question religieuse et la laïcité¹⁴, échappent à ce véritable raz-de-marée interprétatif¹⁵. Au final, la question du « printemps érable » est centrale dans 9 des 17 textes de l'ouvrage. Si l'on exclut ceux des deux sections mentionnées précédemment, lesquels échappent à cette tendance, on parle même de 9 chapitres sur 12, en fait. Comme quoi, de toute évidence, pour qui s'intéresse à la question sociale et économique, à la question universitaire ou encore à la question nationale – trois enjeux forts et porteurs pour saisir le Québec d'hier et d'aujourd'hui, dans la complexité de ses mutations culturelles –, on ne saurait passer à côté du « printemps érable ». Ce n'est pas rien, tant s'en faut. Cela dit, mentionnons-le, cela n'enlève rien non plus aux textes en question, bien au contraire. Il faut néanmoins en tenir compte.

Qu'est-ce que cela signifie, à vrai dire? Déjà, au terme d'une table ronde qui s'est tenue dans le cadre du Congrès de l'Institut d'histoire de l'Amérique française à Sherbrooke, en octobre 2012¹⁶, l'historien Sean Mills avançait que le « printemps

78; Pierre Beaudet, « Les mobilisations populaires du printemps 2012 au Québec : trajectoires et explorations », dans É.-Martin Meunier (dir.), *op. cit.*, p. 79-107.

¹⁰ Voir Francis Dupuis-Déri, « Le Printemps érable et la question de la démocratie : débats philosophiques et politiques », dans É.-Martin Meunier (dir.), *op. cit.*, p. 147-176.

¹¹ Voir Marc Chevrier, « La multiversité en démocratie. Réflexions sur le pouvoir universitaire, au Québec et ailleurs », dans É.-Martin Meunier (dir.), *op. cit.*, p. 195-254; Éric Martin et Maxime Ouellet, « Quel rôle doit jouer l'université dans la société québécoise? Du naufrage de l'université à la barbarie », dans É.-Martin Meunier (dir.), *op. cit.*, p. 255-286.

¹² Voir Linda Cardinal, « Le mouvement étudiant de 2012 et le nationalisme québécois : quelques pistes de réflexion », dans É.-Martin Meunier (dir.), *op. cit.*, p. 379-391; Mathieu Bock-Côté, « Du Printemps érable au débat sur la Charte des valeurs : mutation et renaissance du nationalisme québécois », dans É.-Martin Meunier (dir.), *op. cit.*, p. 393-419.

¹³ Voir Marois, *loc. cit.*; Isabelle Matte, « Fantômes démographiques ou les enfants que nous n'avons pas », dans É.-Martin Meunier (dir.), *op. cit.*, p. 313-343.

¹⁴ Voir Jean-François Laniel, « La laïcité québécoise est-elle achevée? Essai sur une petite nation, entre société neuve et république », dans É.-Martin Meunier (dir.), *op. cit.*, p. 423-474; Solange Lefebvre, « La religion dans la sphère publique : sécularité ou laïcité? », dans É.-Martin Meunier (dir.), *op. cit.*, p. 477-499; François Rocher, « Le régime québécois de laïcité : de la passivité à l'affirmation », dans É.-Martin Meunier (dir.), *op. cit.*, p. 501-546.

¹⁵ Il en va de même de trois autres chapitres, qui se retrouvent pour les deux premiers dans la section sur la question sociale et économique, pour le troisième sur la question nationale. Voir Gilles Paquet, « La socio-économie québécoise en mutation : une méso-analyse aventureuse », dans É.-Martin Meunier (dir.), *op. cit.*, p. 111-146; Gilles Labelle, « De la "fatigue culturelle" du Canada français à la culture politique "monarchiste" : quelques réflexions », dans É.-Martin Meunier (dir.), *op. cit.*, p. 177-192; Racine, *loc. cit.*

¹⁶ Intitulée « Regards croisés sur les mobilisations étudiantes », cette table ronde a inauguré le 65^e Congrès de l'Institut d'histoire de l'Amérique française. Y participaient les historiens Nicole Neatby, Sean Mills et Martin

érable » avait le potentiel pour supplanter la Révolution tranquille comme référence cardinale, voire comme point de repère central dans l'imaginaire collectif des Québécois¹⁷. Vœu pieux que cela, pourrait-on dire! Sur le coup, le propos tout comme la thèse m'ont laissé pour le moins dubitatif, je dois le reconnaître... D'autant plus que la Grande Noirceur et la Révolution tranquille ont toutes deux été largement et abondamment convoquées et placées au-devant de la scène par différents acteurs et protagonistes du « printemps érable » et de la campagne électorale qui s'en est suivie, sur les médias sociaux tout particulièrement¹⁸. À un point tel que des appels ont été entendus pour l'avènement d'une nouvelle Révolution tranquille – à venir, celle-là¹⁹. Depuis, il m'arrive toutefois de penser que Sean Mills avait peut-être raison, au fond – mais certainement pas dans le sens où celui-ci l'entendait, cela étant dit²⁰. Un tel phénomène est effectivement à l'œuvre, ou du moins pourrait-il certainement advenir, et cet ouvrage collectif y participe en quelque sorte, d'une certaine façon, à sa manière.

Ce phénomène, c'est ce que j'appellerais non seulement la mythification du « printemps érable », mais peut-être plus encore le remplacement d'un mythe – celui de la Révolution tranquille – par un autre – celui du « printemps érable » – dans l'imaginaire collectif des Québécois. Cet ouvrage, ai-je dit, participe d'une certaine manière à ce phénomène. Entendons-nous bien, et je dis cela sans chercher à diminuer sa contribution ou sa valeur en quoi que ce soit : il n'y contribue pas activement et cet ouvrage n'en est ni le responsable, ni l'initiateur, ni le plus fervent défenseur de ce mouvement, par ailleurs. Toutefois, je considère néanmoins qu'il l'inscrit, ou du moins qu'il l'incarne peut-être mieux que quiconque – dans le champ universitaire s'entend, un champ qui n'est pas resté inactif face à tout cela, bien au contraire.

Le « printemps érable » n'en était encore qu'à ses tout débuts que déjà les chercheurs se pressaient d'investir ce champ qui naissait et s'épanouissait sous leurs yeux. Les premiers travaux sur le conflit étudiant sont parus alors que les rues étaient encore noires – pardon, *rouges!* – de monde, à Montréal plus que nulle part ailleurs²¹. Marquées, pour ne pas dire frappées par la violence de ces événements, leurs interprétations en ont été imprégnées jusqu'à la moelle – forcément, inévitablement pourrait-on dire. Du côté des « carrés rouges » tout autant que de celui des observateurs et autres analystes de la société québécoise, ont alors émergé des

Pâquet, ainsi que Gabriel Nadeau-Dubois, ancien porte-parole bien connu de la Coalition large de l'Association pour une solidarité syndicale étudiante (CLASSE) lors du « printemps érable ».

¹⁷ Sean Mills, « L'histoire, la mémoire et la grève étudiante de 2012 », *65^e Congrès de l'Institut d'histoire de l'Amérique française. L'individu face à l'histoire : hommes & femmes de l'Amérique française*, Sherbrooke, 18-20 octobre 2012. Inédit.

¹⁸ Voir Alexandre Turgeon, « Grande Noirceur et Révolution tranquille en 140 caractères : deux mythistoires du Québec contemporain sur Twitter en 2012 », *Québec Studies*, Supplemental Issue (Winter 2015/2016), p. 29-58. En ligne : <http://online.liverpooluniversitypress.co.uk/doi/pdf/10.3828/qs.2016.s3>.

¹⁹ Voir Alexandre Turgeon, « La Révolution tranquille à venir », *Argument*, vol. 18, n° 2 (printemps-été 2016), p. 5-12.

²⁰ On notera à cet effet que Sean Mills a lui-même revu passablement ses positions sur ces questions depuis. Voir Stefan Christoff, « Quebec's movements for social transformation: An interview with historian Sean Mills », *rabble.ca*, 14 août 2013. En ligne : <http://rabble.ca/news/2013/08/quebecs-movements-social-transformation-interview-historian-sean-mills>.

²¹ Parmi d'autres : Mélanie Millette, Josianne Millette et Serge Proulx, « Hashtags et casseroles : De l'auto-organisation du mouvement social étudiant », *Wi: Journal of Mobile Media*, vol. 6, n° 2 (Spring 2012). En ligne : <http://wi.mobilities.ca/hashtags-et-casseroles-de-lauto-organisation-du-mouvement-social-etudiant/>.

entrepreneurs mémoriels qui ont diffusé, avec un certain succès, armés d'une rhétorique pour le moins efficace, force est de le reconnaître, leur récit, leur vision, leur interprétation enfin du « printemps érable » et de ses suites ou de ses héritages²². Même ceux qui se font critiques du mouvement comme de ses aspirations ou ambitions plus que pérennes n'ont eu d'autre choix que celui de se positionner face à ce discours qui déjà a pris pied dans l'espace public. Ce faisant, ils en viennent à l'avaliser. Pour le dire autrement, les termes du débat tel qu'il se fait et qu'il se fera ont déjà été fixés. La force et la particularité de cet ouvrage collectif, je dirais que c'est qu'il ne porte pas spécifiquement et uniquement sur le « printemps érable », à la différence des autres ouvrages et numéros thématiques qui ne cessent de paraître sur le sujet depuis maintenant bientôt quatre ans²³. Son objet n'est pas l'événement en lui-même, dont il chercherait à déterminer les tenants tout autant que les aboutissants, mais le Québec tout entier, qu'il entend saisir dans ses mutations culturelles. N'empêche, le « printemps érable » n'en est pas moins partout et son influence, elle, est manifeste. Ce qui confère une portée, une profondeur à l'événement.

Concrètement, comment cela se traduit-il ou se manifeste-t-il dans le cadre de cet ouvrage collectif? Le « printemps érable » agit en fait tel un pôle qui attire vers lui les regards et les analyses. Bien souvent, ces regards et ces analyses étaient, pour ainsi dire, jadis attirés vers la Révolution tranquille. Encore de nos jours, l'année 1960 est le repère, le point de rupture par excellence dans la littérature entre un *avant* et un *après* sur lequel viennent se conclure – ou s'amorcer, c'est selon – maintes études.

Ainsi, pour ne donner qu'un seul exemple où je ne rendrai certes pas justice aux auteurs, disons-le d'emblée, lorsqu'est venu le temps pour certains collaborateurs de cet ouvrage de retracer les origines ou les sources du « printemps érable », Pierre Beudet²⁴ s'est tourné vers les mouvements sociaux altermondialistes et autres qu'ont connu le Québec ainsi que d'autres sociétés ces dernières années, dont il serait issu, tandis que Linda Cardinal²⁵ et Mathieu Bock-Côté²⁶ ont plutôt montré pour leur part comment le mouvement peut au contraire se comprendre à partir du nationalisme québécois dont il se serait détaché, pourrait-on dire. Ce sont là des perspectives fort différentes l'une de l'autre au premier abord, mais qui se complètent toutefois

²² Pour n'en nommer qu'un seul, sans doute le plus connu et peut-être le plus influent : Gabriel Nadeau-Dubois, *Tenir tête*, Montréal, Lux Éditeur, 2013, 219 p.

²³ Parmi d'autres : Owen Chapman *et al.* (dir.), « Out of the mouths of "casseroles" », *Wi: Journal of Mobile Media*, vol. 6, n° 2 (Spring 2012). En ligne : <http://wi.mobilites.ca/category/2012-6-2-out-of-the-mouth-of-casseroles-i/>; Mariève Isabel et Laurence-Aurélié Théroix-Marcotte (dir.), *Dictionnaire de la révolte étudiante. Du carré rouge au printemps québécois*, Montréal, Tête première, 2012, 228 p.; André Frappier, Richard Poulin et Bernard Rioux, *Le printemps des carrés rouges : lutte étudiante, crise sociale, loi liberticide, démocratie de la rue*, Montréal, M éditeur, 2012, 159 p.; Serge Cantin (dir.), « L'éducation en péril. Pour mieux comprendre le "printemps érable" », *Les Cahiers Fernand Dumont. Pour l'avenir de la mémoire*, n° 2 (automne 2012 – hiver 2013), 430 p.; Éric Bédard (dir.), « Le peuple selon la CLASSE », *Argument*, vol. 15, n° 2 (printemps-été 2013), p. 7-69; Maude Bonenfant, Anthony Glinoyer et Martine-Emmanuelle Lapointe (dir.), *Le printemps québécois. Une anthologie*, Montréal, Écosociété, 2013, 332 p.; Olivier Clain (dir.), « Carrés rouges. Éléments de sociographie du mouvement de 2012 », *Recherches sociographiques*, vol. 54, n° 3 (2013), p. 399-575; Gérard Beudet, *Les dessous du printemps étudiant : la relation trouble des Québécois à l'histoire, à l'éducation et au territoire*, Québec, Éditions Nota Bene, 2013, 186 p.

²⁴ Beudet, *loc. cit.*

²⁵ Cardinal, *loc. cit.*

²⁶ Bock-Côté, *loc. cit.*

admirablement bien, malgré tout. Cela dit, elles invitent par le fait même le lecteur à considérer ces mouvements altermondialistes tout autant que le nationalisme québécois en fonction, ou plutôt à travers le prisme, désormais, du « printemps érable ». En retour, cet événement leur permet d'accéder en quelque sorte, sinon à leur signification, du moins peut-être à leur portée véritable dans le Québec du XXI^e siècle.

À vrai dire, est-ce un problème en soi que le mythe de la Révolution tranquille, aussi puissant ait-il été, lui qui s'est taillé la part du lion dans l'imaginaire collectif des Québécois depuis plus d'un demi-siècle, en soit rendu aujourd'hui à devoir céder sa place à un autre mythe qui chercherait, semble-t-il, à le remplacer? En l'occurrence, le mythe du « printemps érable » qui semble plus que jamais d'actualité. Je dirais simplement ceci : plus de cinquante ans après le décès de Maurice Duplessis et l'élection de Jean Lesage et de son « équipe du tonnerre », le Québec est encore aux prises avec les mythes de la Grande Noirceur duplessiste et de la Révolution tranquille. Si ces mythes tirent à leur fin, comme certains indices semblent le laisser croire – quoique, je ne miserais pas là-dessus pour ma part; je dirais plutôt qu'ils sont appelés à être renouvelés, réinvestis de nouvelles aspirations, comme cela s'est produit depuis leur création, en fait²⁷ –, pour être remplacés tous deux par un autre mythe qui soit plus approprié, qui permette peut-être de mieux appréhender le Québec tel qu'il se décline de nos jours, il importe de se rappeler une chose. Les mythes ont la vie dure. Et aussi pratiques soient-ils, ne serait-ce que pour un instant, ne serait-ce que pour un temps, si court ou si long soit-il, une fois qu'ils sont bien installés dans la mémoire collective, il est bien difficile de les en déloger, de s'en départir ou même de s'en dépêtrer. Du moins, cela ne se commande pas; cela ne se programme pas non plus. Dès lors, en guise de conclusion, je dirais simplement qu'un peu de prudence, et de mise à distance, sont à propos dans les circonstances.

²⁷ Pour en savoir plus, on pourra consulter l'entretien que j'ai accordé à Vincent Lambert sur cette question : « Au-delà des faits : la Grande Noirceur et la Révolution tranquille en tant que mythistoires. Entretien avec Alexandre Turgeon », *Histoire Engagée* (septembre 2016). En ligne : <http://histoireengagee.ca/?p=5807>.



Centre interdisciplinaire de recherche
sur la citoyenneté et les minorités

Faculté des sciences sociales

120 Université

Pavillon des Sciences sociales

Pièce 5001

Ottawa, Ontario, Canada K1N 6N5

Tél. : 613-562-5800 poste 7235

Télec. : 613-562-5350

circem@uOttawa.ca

sciencessociales.uottawa.ca/circem/

